

Sommet de l'Everest, 17 mai 2006,
44^e jour d'expédition, 9 h 45 GMT

Au-dessus d'une mer de montagnes à l'aplomb du dernier ressaut rocheux, le ciel est d'un bleu pétrole dur, pur et sombre, rehaussé par la « réverbe » des glaciers qui lui donne sa clarté : un ciel presque noir malgré le beau temps, sévère, impressionnant, comme je ne l'avais jamais vu dans ma carrière, fusion parfaite entre l'éther et la matière. Je suis guide de haute montagne depuis près de vingt-cinq ans, et je suis subjugué par une foule de sentiments contradictoires. Ravi, je suis décontenancé. Claqué, je trouve la force d'oublier huit semaines de peine cuisante. Au sommet, je m'attendais à un combat à tout rompre, et même à une apocalypse, mais non. Tout est calme comme un jour de coup de chance. La météo est avec nous. Jour de « summit day », phénomène très rare dans l'année météo de l'Everest où le jet-stream, un anneau d'air extrêmement violent, pulse pleins gaz toute

l'année. C'est la « fenêtre » de beau temps qu'attendent les alpinistes pour tenter l'ascension. Une chance pour nous qui étions en avance sur le programme, le jet aussi. Pas un brin de vent. Pas le moindre filament de nuage pour rompre le charme d'un horizon parfaitement net et sans poussière.

Je jouis abondamment d'être seul dans un décor trop peu touché par l'homme pour ne pas être irréel. Le soleil, qui percutait déjà les milliers d'arêtes rocheuses dès son lever, à quatre heures du matin comme s'il était midi chez nous, m'offre un spectacle inouï qui m'aurait coupé le souffle si ce n'était déjà fait. L'avidité me gagne. Je voudrais tout voir en même temps : ces « 8 000 » d'abord : le Chichapangma au nord, qui se découpe, étincelant sur l'horizon, effacé en partie par le Cho Oyu, beaucoup plus massif avec son gigantesque pan central enneigé. Derrière, je devine la barrière du Pakistan, mais je n'en suis pas sûr et, plus loin encore, à des centaines de kilomètres, j'aperçois la première chaîne de montagnes de la Russie avec le pic Lénine, très très petit point que je reconnais, lui.

Je me tourne lentement vers le camp de base avancé et le glacier du Rongbuk, d'où je viens. Une coulée de neige s'étale en serpentant jusqu'à la vallée, parsemée à mi-chemin de gros cailloux et qui termine en pointe, finalement battue par le calcaire. Derrière la vallée des Yacks, étalé et comme un tapis de verdure incongru, s'étend le paisible Tibet, autrefois un pays et désormais la

province soumise qui sert de porte d'entrée en Chine par le sud. À l'est, la neige reprend ses droits avec les massifs du Kangsh que j'identifie facilement, puis les sommets du Kanchenjunga et le Makalu, où a disparu Jean-Christophe Lafaille en décembre dernier. Je me tourne encore : un 8 000 légendaire de plus, le Lhotse, dégringole à droite en direction du « tout petit » Ama Dablam, qui ne fait lui que 6 800. En plein sud, la crête enneigée du Nuptse borde le glacier du Khumbu, qui meurt à l'ouest vers 4 000 en direction de Katmandu.

J'ai déjà fini mon tour d'horizon.

Je réalise que rien n'est plus haut sur la terre quand j'aperçois de minuscules bonhommes exécuter patiemment au loin les gestes que je faisais quelques heures plus tôt. À l'échelle de ces géants taillés pour résister au temps, ces concentrés de vie perdus dans un désert de mort et de beauté ont l'air ridicules. Ils me jettent en pleine face la petitesse de ma condition d'être humain.

Je respire lentement en ce moment dans mon masque à oxygène jaune, comme un poisson dans son filet au bord de l'asphyxie, à ceci près que je suis euphorique. J'enlève mon masque. J'ai les poumons dans la bouche et ce goût écœurant du sang quand a été fourni l'effort limite. Mes bronches sont irritées par six semaines de ce vent tibétain glacial. J'exécute tous mes pénibles gestes avec la lenteur d'un type à moitié ivre, les économisant sans même faire un effort de réflexion : chaque inspiration est un combat pour la survie.

Je suis au bout de moi, avec moins de 20 % d'oxygène pour respirer, en pleine « zone de mort », tracée en pointillé sur les cartes à 8 000 mètres.

Je me mets à genou, j'ai encore à faire...

Ceux qui sont arrivés là savent ce qui les attend s'ils flanchent. Les plus jeunes ont trente, trente-cinq ans, pas moins, la fourchette basse pour l'Himalaya. En dessous, tu n'as pas la résistance et les « petits jeunes » qui te donnaient des leçons de vitesse sont ici passés de mode. À partir de là, tu as dix à quinze ans pour tenter l'ascension, le top pour faire le top. Les plus sages, ceux qui se connaissent sur le bout des doigts et sentent les signes avant-coureurs de l'œdème, ont jeté le piolet vers 8 500 mètres comme d'autres l'éponge avant le sommet et redescendent alors. Les autres montent quand même, mais ils sont rares. Car pour la plupart, ils se sont préparés à affronter l'extrême, sans filet, mais avec minutie dans leur préparation. La montagne ne s'improvise pas, bien qu'il faille ici pouvoir compter sur une bonne étoile, ou autre chose...

Ici, pas de portable salvateur pour déclencher les secours. Pas d'hélico providentiel de gendarmerie pour venir te chercher sur ton piton rocheux quand tu pleures ta maman en jurant que tu ne le feras plus. Ici, tu peux oublier toutes les règles qui te sécurisaient et faisaient de toi un assisté : la société moderne et confortable ne peut plus rien pour toi. Ici, tu n'es plus un consommateur, mais la proie bienvenue des géants ennei-

gés prêts à t'engloutir : la montagne, au final, fera ce qu'elle voudra de toi. Dès 5 100, tout gèle. Au-delà de 6 000, les molécules de kérosène des hélicoptères ne se mélangent plus par manque d'oxygène dans les turbines. Rien de ce qui pourrait te sauver ne marche, ne tourne ou ne vole ici. À 8 000, il faut des masques pour respirer. Ce n'est pas impératif, et certains ont réussi l'ascension sans. Mais pour devenir grand-père, ça peut aider. J'ai été tenté de rejoindre le minuscule groupe des réussites sans oxygène. Marco m'en a dissuadé. Il a raison. « Tu as promis à Brigitte que tu ne ferais pas de folie, Philippe, me dis-je. Tu as dit que tu ne tenterais pas n'importe quoi à cause des enfants... »

Ici, à 8 800, on est seul avec soi-même.

Comme le millier de givrés qui s'y sont risqués et l'ont réussi depuis les années 50, rien n'y fait. J'ai grimpé l'Everest, je suis allé en haut et je reste, malgré le souffle coupé, sur la langue de neige blanche du toit du monde, à contempler cet infini panorama, unique, qui s'étale tous azimuts, comme un enfant. Suis-je déjà au ciel, ou encore sur la terre ? La beauté de ce que je vois domine tout le reste jusqu'à l'impression, si forte, que ma vie pourrait s'arrêter là.

Aucun sommet ne m'avait procuré une telle sensation. Déjà estomaqué, ce qui me submerge encore et me donne le tournis, c'est l'arc au loin de la courbure de la terre, comme si je la voyais au travers d'un objectif « œil de poisson ». En haut du mont Blanc, l'horizon portait correctement

son nom. Pas ici. Des hommes en leur temps avaient annoncé que la planète était ronde. Personne ne les croyait alors. Toutes les photos de l'Himalaya que je regardais avidement comme une impossible promesse ne me donnaient qu'une idée fausse de ce qui m'attendait, car ces instantanés de papier glacé prisonniers des livres n'étaient pas miens. Aujourd'hui, les images sont à moi, et pas en même temps. La beauté, comme l'amour, fuit toujours qui la contemple. Elle le comble, et lui donne soif de plus encore.

Mais plus, à 8 848 mètres pour un alpiniste, c'est quoi ?

Je suis seul, sur le toit du monde, après soixante jours d'expédition sans douche, bourré d'Immodium à constiper un dysentérique, pour dégrafer le moins possible le fond de ma triple combinaison et risquer de me geler l'arrière-train en moins de trente secondes.

Je suis seul au monde, ainsi que chacun de mes compagnons de cordée. Hypnotisé, j'oublie tout. Jusqu'au temps qu'il faut toujours contrôler à la montre quand me rejoint le reste de l'équipe. Ici, les secondes valent des heures et, paradoxalement, c'est dans l'endroit le plus sauvage du monde que l'outil universel rythmant la vie des gens civilisés est également le plus utile.

J'enlève mes gants quelques instants.

Grisé par la beauté silencieuse et glacée d'un paradis à -28°C et le manque d'oxygène, Tusha Shiring, le plus jeune de nos Sherpas, me tire par le bras de ma combi. Je dois redescendre d'où

j'aimerais éternellement rester, après avoir attendu le reste de l'expédition avec lui et, surtout, fait ce que j'avais à faire au sommet.

Une heure dix que je suis là, malgré les conseils de Marco, notre chef d'expé, et le médecin anglais au camp de base. Marco m'a prévenu : « Tu prends une ou deux photos, tu ramasses un p'tit caillou ou ce que tu veux puis tu dégages. Faut pas rester, Philippe... » Une heure dix, c'est déjà quasiment une heure de trop. L'équipe, qui m'a rejoint depuis un moment, quitte le sommet. Tusha me fait signe qu'il n'attendra plus et que le risque de déclencher un œdème est maintenant patent.

Il s'en va. Le groupe se remet en mouvement au son étouffé des bâtons de ski et des piolets. En tant que guide, je ferme la marche et nous prenons en file indienne les traces de nos pas empestés à l'aller, par la face nord.

Ce qu'on appelle le toit du monde est une arête sommitale enneigée de quelques dizaines de mètres carrés seulement, une congère en équilibre au bord de laquelle il ne faut pas se pencher par risque de l'écrouler. Tusha et moi, nous nous sommes fait en montant des politesses comme les Dupond et Dupont, complices et rieurs, jusqu'à ce que, conscients que ces subtilités nous coûtaient un temps précieux, nous prenions le chemin « pas dans pas » pour arriver ensemble au sommet. Pour les derniers mètres, il m'a laissé arriver le premier.

Nous nous apprêtons à descendre par ce qu'on croirait un petit surplomb vu d'en bas, où des cordes fixes sont déjà posées par des équipes précédentes. Nous les laissons en place. Les cordes vibrent. Nous ne sommes plus seuls. Une nouvelle équipe s'attaque à l'ascension de cette partie rocheuse sommitale qui protège le plateau, cotée entre 4 et 5 sup¹. Autrement dit, nous sommes contents de trouver les cordes pour la descente. Sans elles, nous courrions le risque de « bamber² » dans le vide avec le peu de prises existantes.

Quatre-vingt-dix mètres où alternent parties enneigées et parties rocheuses, ce qu'on appelle le « mixte final ». La moitié se fait en rappel avant l'à-pic de la face nord. En dessous de cette barre, « monstre gaz³ », sur 2 100 mètres de dénivelé. En cas de « vol », plus de questions à se poser, c'est la mort assurée. Mieux vaut ne pas planer. Après avoir utilisé nos descendeurs⁴ et nos trois paires de gants, dont une entre les dents, nous progressons dans une poudreuse qui nous prend

1. La difficulté des voies d'escalade en montagne est cotée de 1 à 6 sup, avec des niveaux intermédiaires. À partir du niveau 5, le grimpeur n'est plus que rarement en équilibre statique entre deux prises, mais toujours en équilibre dynamique.

2. Chuter.

3. Le « gaz » est le « vide ».

4. Outil de descente en rappel où l'on passe la corde en huit et qui permet, par simple traction, de stopper la progression.

jusqu'aux genoux avant de retrouver l'arête sommitale qu'il a fallu contourner à l'aller. Tous les membres de l'expé sont de vieux routiers des cimes, et la pression atmosphérique est maintenant légèrement plus forte, suffisamment pour que nous fassions la différence. Pour gagner du temps, nous redescendons en suivant les cordes fixes qui nous facilitent la tâche, mais en solo, c'est-à-dire non encordés. Nous avons pris la décision ensemble. Nous en sommes tous capables et, surtout, nous allons gagner un temps monstre. Rapidité égale sécurité ici. Une faible distance nous sépare. Emplis d'une émotion que nous savons exceptionnelle, nous nous retournons fréquemment pour contempler de près l'objet de notre quête, que nous ne reverrons probablement jamais, la récompense de mois et de mois d'entraînement, ce qui nous ralentit d'autant : nous ne nous arrachons qu'avec peine au toit du monde.

Nous avons réussi l'Everest.

Nous sommes les plus heureux des hommes, quoique perclus de fatigue et tabassés par un soleil que rien n'arrête ni ne filtre. Et les difficultés continuent tant que nous n'aurons pas regagné le camp de base. La pression intérieure a diminué, mais pas celle des éléments. Et nous avons encore à batailler avec une ivresse qui confine à l'exaltation. Nous sommes encore à plus de 8 000... « Contrôle, Philippe, contrôle », me dis-je. Sur l'arête effilée de la crête nord, je sonde l'à-pic vertigineux de la face est, quasiment jamais empruntée. Depuis que les Américains ont

ouvert, il y a quelques années – sous la houlette d'Yvon Chouinard, le fameux glaciériste –, des voies extrêmes sur cette face de 3 000 mètres de glace en continu, personne ne s'y est plus risqué, tant elles sont extrêmes et engagées¹, ne permettant pas le demi-tour. C'est maintenant l'endroit où l'on jette les inutiles bouteilles d'oxygène qui vont être englouties par la rimaye² de la face est, béante au pied du mastodonte. Le poids de notre charge est relatif, et chaque kilo dans ces conditions en pèse au bas mot cinq ou six. Le poids, c'est vraiment l'ennemi.

Déjà, la roue climatique menace de tourner et d'épais nuages pourraient bien nous envelopper. Malgré le beau temps, les caprices du ciel demeurent notre principale préoccupation. Le masque à oxygène n'est pas absolument étanche. Le mélange sous pression se communique à mon masque de ski, plein de givre à cause des fuites. Il est saturé. Je ne vois plus grand-chose derrière, en dehors de mon ventre et de mes crampons, rivés à chaque pas dans la glace. Mes propres pieds me paraissent loin de moi, comme s'ils n'étaient plus à moi.

La progression devient difficile. Je plane un peu, beaucoup, passionnément heureux. « Arrête-

1. Plus une voie est « engagée », moins elle autorise le retour par le même chemin.

2. Crevasse ou système de crevasses séparant un glacier de sa paroi attenante. Débutant au pied d'une montagne, les eaux de ruissellement de la paroi s'écoulent en dessous, formant des torrents.

toi là, Philippe, décontracte-toi », pensé-je. Je marche au ralenti. Comme nous progressons à la trace dans l'unique empreinte, je perds du terrain sur mes compagnons d'ascension après le troisième ressaut, sans m'en inquiéter pourtant. Je jouis trop du spectacle. Je les laisse filer. En équilibre entre la paroi glaciaire de la face est et, à ma gauche, la face nord-est, le très convoité versant tibétain de l'Everest, je calcule et recalcule les gestes à faire pour la descente du second ressaut. Chaque mètre gravi se grave profondément dans sa mémoire. Il faut maintenant faire gaffe et ne pas dévisser par manque de concentration. Un nouvel épisode de rappel très technique m'attend, d'une cinquantaine de mètres, des surplombs rocheux, surtout la fameuse fissure, le morceau de choix à 5 sup de ce piton rocheux.

Heureusement, tout s'est bien passé mais, après la désescalade du second ressaut, je boite franchement et je n'arrive plus à suivre le rythme de mes compagnons que je croyais rattraper. Ma jambe droite est plus lourde que tout à l'heure, ce que j'attribue à la configuration du terrain. Je me déhanche, je compense, je fais effort pour garder mon équilibre, rien n'y fait. Par le faible prisme du carreau de mon masque, la colonne de six hommes s'est désagrégée.

Je suis de nouveau seul à jouir de cette solitude entre la terre et le ciel.

Je m'arrête, bien obligé de retirer mes masques à oxygène et de vue quelques instants pour comprendre le problème. Je plisse les yeux, j'essaie de

deviner plus que je ne discerne et de discerner plus que je ne vois. Mes yeux me piquent, puis ils me brûlent. Je remets tout très vite en place en resserrant les sangles à fond. Inutile d'appeler. Le premier homme qui me précède est à plus de cent mètres. C'est Franck, l'ami de toujours, qui trace au turbo. J'ai beau être pasteur et avoir un certain « coffre », je n'aurai pas la force de pousser la voix jusque-là. Je crierais dans le désert : il ne m'entendrait pas. Alors je les laisse filer, encore. « Calme, rester calme et concentré. » Je les rattraperai, lui et les autres, entre le premier ressaut et le Camp 3 à 8 300. Enfin j'espère. Je me baisse pour résoudre l'énigme. Élémentaire. Il faut resserrer les lanières du crampon droit. Élémentaire, mais pas si simple. Une opération qui peut prendre plus d'un quart d'heure à cette altitude, avec les difficultés combinées du manque d'« ox » et l'amas de neige qui « botte » sous mes semelles. Engoncé dans ma combinaison, je me baisse pour essayer d'atteindre la lanière sans m'asseoir, car la glace colle par ce froid intense et en ce cas c'est dur de se relever sans déchirer le nylon de la combi. Je n'y arrive pas. Alors, je m'assois quand même.

Un brouillard cotonneux m'enveloppe de partout, accentuant ma solitude à 8 500.

À ce moment, ma main bute sur quelque chose de sombre qui fait tache dans cet océan de blancheur. J'enlève de nouveau mon masque pour vérifier la trace. D'abord le bout de deux chaussures qui dépassent, juste à ma droite, puis une combinaison en nylon bleu turquoise apparaît. Je